

---

## I.1. HÉTÉROTOPIES : DISLOCATION DE LA NATION

### Dans le tremblement de la frontière Césaire : *Cahier d'un retour au pays natal*

---

PATRICK SUTER

**O**N CONNAÎT les conséquences du commerce triangulaire tel qu'il a été établi par « l'exclusif » de Colbert : tandis que les marchandises voyageaient de France vers l'Afrique de l'Ouest, les captifs africains étaient déportés vers les Antilles, les produits coloniaux prenant quant à eux la direction de la France ;<sup>1</sup> mais les captifs et leurs descendants furent confinés dans les îles des Antilles, et se retrouvèrent dans l'impossibilité de retourner en Afrique ou de voyager vers la métropole coloniale. Les esclaves étaient donc assignés derrière une double frontière absolument hermétique, sans nul espoir de jamais la franchir, relégués dans un territoire qui n'était ni celui de leurs ancêtres, ni celui de leurs maîtres, en état de profonde aliénation, tant par rapport à leur terre d'origine porteuse de l'histoire de leur peuple, que par leur statut d'assujettis à la puissance coloniale.

On connaît par ailleurs les effets des frontières. Si, comme toutes les institutions, elles sont établies sur des faits de langage<sup>2</sup> – en l'espèce le décret de Colbert de 1664 instituant la Compagnie des Indes occidentales, laquelle était dévolue au commerce triangulaire<sup>3</sup> –, et si, dans ce sens, elles sont « façonnées » et constituent des « fictions »,<sup>4</sup> elles ont des conséquences très réelles dans la durée. Sans doute la frontière est-elle étymologiquement lieu de *front* et d'*affrontement*, et il est certain que les esclaves n'ont pas accepté de gaité de cœur leur retranchement ; mais, au vu des forces en présence, ils n'ont pu remettre en cause cette institution – que, pour ce qui concerne Haïti, la révolte de Toussaint Louverture et la proclamation de l'indépendance en 1804 par Dessalines n'ont d'ailleurs que partiellement démantelée. Toute institution demeure tant qu'elle n'est pas contestée par les individus et les groupes qu'elle implique, ces derniers étant contraints de la reconnaître, fût-ce contre leur gré et en s'y heurtant.<sup>5</sup> Les frontières imposées ont donc perduré : l'Océan Atlantique s'est pour longtemps mué en cet abîme de douleur *sépa-*

*rant* – au lieu de les relier – l’Afrique de la Caraïbe, immense fosse où ont péri tant de déportés (ceux-là même qu’évoque Glissant dans *Les Indes* ou dans *Poétique de la relation*).<sup>6</sup> Et, pour les captifs, cette autre frontière qui séparait les Antilles de la métropole était redoublée du fait qu’ils étaient eux-mêmes confinés dans une seule partie des « habitations », sans pouvoir accéder au territoire des maîtres.

Lorsque Aimé Césaire séjourne en France au début des années 1930, la situation a évidemment changé, conséquence de l’abolition de l’esclavage par la France en 1848 ; mais que des frontières soient levées sur le plan administratif, leurs effets peuvent s’étendre au-delà de leur existence effective. C’est qu’elles jouent un rôle quant aux identités de ceux qu’elles séparent – et quant à leurs propres représentations identitaires. Ainsi Fredrik Barth, mettant l’accent sur une « conception *dynamique* » de l’identité ethnique, a-t-il proposé de considérer le fait de « partager une même culture » pour les membres d’un groupe ethnique non pas « comme une caractéristique première et définitionnelle », mais comme « une implication ou un résultat » lies aux frontières qui sont tracées entre les membres de ce groupe et « les autres ».<sup>7</sup> Que la frontière administrative ait disparu, ses effets peuvent se faire sentir bien au-delà de son lieu physique. Longuement intériorisée, devenue non marquée territorialement, elle demeure souvent à l’état de fantôme et continue d’influencer les conceptions du monde de ceux qu’elle parvient encore à tenir éloignés.

**C’**EST À une telle frontière qu’est confronté le locuteur du *Cahier d’un retour au pays natal*. Pourtant, paradoxalement, s’il va établir dans le *Cahier* une relation nouvelle à l’Afrique et au reste du monde, au début, il ne se trouve pas séparé de la métropole longtemps interdite aux esclaves, mais bien, comme le titre l’indique, de sa propre terre – ou, beaucoup plus généralement, de *la* terre natale (qui n’est pas désignée dans le titre comme appartenant à un quelconque groupe). C’est donc de l’extérieur, et, plus précisément, depuis le monde du colonisateur – dont le locuteur revient – que ce « pays » sera découvert. Or cette position le fragilise. Si, dans un rapport d’altérité, il a été confronté au colonisateur,<sup>8</sup> il s’y est aussi retrouvé aliéné à lui-même, puisqu’il a en partie adopté, sur son propre peuple, le point de vue du maître. Effectivement, il confesse avoir été assez lâche pour avoir partagé le dégoût et l’ironie des Blancs face au « nègre hideux », avouant qu’il s’est fait « complice » de cette attitude de rejet, dans un processus proche de la haine de soi, où a été établie une frontière entre soi et ce « nègre » aperçu dans un tramway<sup>9</sup> [36-38]. Le locuteur, revenant au pays, va donc devoir franchir une frontière – et ce n’est qu’après ce franchissement – ou mieux : sa transformation – que pourra être retrouvé le pays natal. Mais, aussi bien, ce n’est qu’alors que ce pays pourra en quelque sorte être « inventé ». Car si le titre, *Cahier d’un retour au pays natal*, présuppose l’existence de ce pays, il n’est pas sûr que cette terre existe véritablement à ce moment. En effet, la puissance coloniale n’a pas établi de frontières entre des peuples situés sur un pied d’égalité, et il va de soi que la terre appartenait à la métropole de part et d’autre de la frontière, tout se passant comme si, en inscrivant des limites dans le territoire, le colonisateur indiquait surtout l’impossibilité pour les colo-

nisés de donner naissance à leur propre pays. Aussi peut-on penser que l'établissement par la puissance européenne d'une frontière entre colons et colonisés a surtout abouti à l'impossibilité pour les colonisés de posséder leur terre (même au-delà d'une frontière), et, plus généralement peut-être, d'avoir un lien à la terre : au-delà de la frontière, il n'y a qu'une « foule qui ne sait pas faire foule »<sup>10</sup> – ni pays par conséquent ; et c'est pourquoi le pays natal n'est peut-être pas encore véritablement fondé au début du *Cahier*.

Avant toute redécouverte du pays natal, le locuteur doit donc passer par la frontière, et c'est ce passage, avec toutes ses tribulations, qui l'entraînera à faire en quelque sorte un change fondamental – et non monétaire –, et à découvrir véritablement le pays natal. C'est donc une lecture de cette expérience de la frontière que je voudrais esquisser dans les pages qui suivent, en gardant à l'esprit que, selon Victor Turner, l'état de « liminarité », étape centrale de l'initiation, zone frontière et vague entre la « séparation » et avant la « réintégration »,<sup>11</sup> sert non pas à perpétuer la société dont est parti l'initié, et qu'il réintègrera à la fin du processus d'initiation, mais à la faire « évoluer ».<sup>12</sup>

\*

**A**U DÉBUT du *Cahier*, le locuteur se retrouve à une limite, dans une zone de transition – transition qui se révélera éminemment problématique et qui, de ce fait, durera très longtemps (d'où l'usage de l'imparfait itératif, qui indique que le passage par la frontière a été repris à maintes occasions). L'indication temporelle initiale, « Au bout du petit matin... [9] », marque un passage entre des mondes opposés, qui va de l'ombre à la lumière, mais qui, plus précisément, mêle des mouvements contraires et simultanés. En effet, si le petit matin annonce que la clarté va se substituer à la nuit, et s'il introduit un temps nouveau, il est aussi l'intervalle où le monde de la nuit fait place au jour, c'est-à-dire où le monde noir s'efface devant le monde blanc – et où, peut-être, les Lumières vont se substituer à l'ombre des « sauvages ».<sup>13</sup> Mais alors, bien sûr, c'est le monde noir qui se trouverait en danger de disparition, laquelle rendrait impossible la naissance de ce pays natal, qu'évoquera par la suite le *Cahier*, où l'Afrique, où ses descendants joueraient un rôle primordial. Et tout l'enjeu sera d'aller vers le jour sans oublier le noir – d'où une avancée du texte très lente, épousant la spirale, et ne cessant de revenir à ce moment frontière, « au bout du petit matin » qui n'en finit pas de ne pas se terminer.

Le passage entre ces mondes n'a rien d'administratif ni d'ordonné. Tout de suite, le locuteur affirme avoir renvoyé celui qui, à la frontière, jouerait le rôle du douanier : « Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance » [9]. Le passage de la frontière s'effectuera donc sans le regard de l'autre, sans qu'un ordre extérieur puisse l'entraver (malgré ses outrages à l'autorité, le locuteur n'est pas arrêté), et sans la censure que représenterait ce gardien de l'ordre. Le locuteur dit s'être retrouvé seul, et cette solitude survient dans un lieu marginal, véritable terrain vague comme mainte frontière (« les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie [9] »), où apparaît « une vieille misère pourrissant sous le soleil [10] ». Mais ce terrain est vague d'abord parce que le locuteur refuse un discours ordonné pour laisser place à un jaillissement de souvenirs et d'éléments intérieurs : c'est dans la profondeur extrême, l'intériorité la plus

grande, « à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes », qu'après avoir délacé « les monstres » il entendait « monter de l'autre côté du désastre un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane » qu'il « porte toujours en [lui] », et qui évoque évidemment le « paradis perdu » de l'Afrique, paradis « perdu » pour le « flic » et le « moinillon », gardiens de l'ordre acceptant les frontières héritées du colonialisme [9].

C'est donc, autant que dans une zone située en une extrémité territoriale (celle qui paraît « Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux [9] »), dans une situation intérieure extrême que se trouve le locuteur au début du *Cahier*, et dans le souvenir de s'être souvent tenu en une même extrémité. Le territoire liminal dans lequel il se trouve, et dans lequel il est séparé de « l'autre côté » est le lieu d'une expérience-limite, à la fois présente et jaillie des profondeurs, expérience qu'il s'agira désormais d'accomplir en allant au-delà de la limite. Mais ce passage ne va pas s'effectuer de soi. « Au bout du petit matin... », formule qui semble indiquer une évolution temporelle, ne débouche que sur des points de suspension, le mouvement temporel cédant la place à la dimension spatiale :

Au bout du petit matin, cette ville plate, étalée [10]

C'est toi sale bout de monde. Sale bout de petit matin [29]

Ainsi, l'aube ouvre sur un espace, et, plutôt que d'évoluer vers le jour, elle est « éternellement recommaçante » à l'instar de la ville qu'elle dévoile [10]. Le poème lui-même reprendra pas moins de trente-quatre fois l'*incipit* (parfois avec des variations), sans progresser, le « bout » du petit matin, qui ne cesse de précéder des évocations de lieu, faisant apparaître précisément un lieu frontière, une marge : « cette ville inerte et ses au-delà de lèpres, de consommation, de famines, de peurs tapies dans les ravins [11] ».

**J**AI PARLÉ d'un poème ; mais, tout de suite, il faut préciser que le genre du *Cahier* est indécis, qu'il se tient à la frontière des genres, ou en-deçà des genres pré-établis – ce qui est une façon de refuser les institutions – ou déjà dans un au-delà de cette frontière. Un « cahier » peut tout enfermer, de façon éparse, sans devoir obéir à une structure prédéfinie. Aussi est-ce peut-être trop dire de noter, comme Dominique Combe, que « le propre du *Cahier* » consiste « à unir prose et vers dans un seul et même poème ». <sup>14</sup> Plus précisément, le texte évolue par reprises rythmiques, ou intonatives. <sup>15</sup> Alors que la « ville » qu'aperçoit le locuteur est « à côté de son mouvement, de son sens [...] à côté de son vrai cri [10] », c'est justement dans le passage d'une cellule à l'autre que se construit le poème : chaque groupe rythmique fait écho à celui qui se trouve à côté de lui, aux autres éléments paratactiques dont il est pour le reste séparé, le propre de la parataxe consistant à accumuler de l'épars sans jointure. Et c'est dans cette succession de cellules se faisant écho entre elles que s'effectue un progressif examen de cette terre, c'est-à-dire de ce que la foule vivante « à côté de son cri » ignore (comme si les frontières coloniales, certes disparues, avaient laissé place à une vitre opaque

empêchant toute conscience). La suite de groupes rythmiques semblables, organisés dans une énumération paratactique non hiérarchisée, où tout item a même valeur, permet d'évoquer successivement les différents éléments de cette zone frontière et marginalisée – au point de ne pas être perçue par ses habitants –, tout en ménageant des échos de l'un à l'autre, avec des reprises fréquentes de termes :

*Au bout du petit matin*, cette ville inerte [...]

*Au bout du petit matin*, le morne oublié, oublicieux de sauter.

*Au bout du petit matin*, le morne au sabot inquiet et docile [...]

*Au bout du petit matin*, l'incendie contenu du morne, comme un sanglot [...]  
[11, 12]<sup>16</sup>

L'organisation formelle du texte permet ainsi de constants passages entre les éléments isolés du terrain vague, qui sont un emblème de la séparation des différentes parties du monde telle qu'elle a été organisée par le colonialisme. Et si certains éléments sont dits « infranchissables », tous ceux de la zone frontière étant « hétéroclites » et comme séparés les uns des autres (comme si la frontière exerçait ici une telle force qu'elle parvenait à isoler les uns des autres les éléments mêmes qui la constituent), la succession paratactique ne cesse de s'accompagner de passerelles entre les éléments, qui sont des reprises phonétiques et rythmiques entre des éléments épars :

Au bout du petit matin, l'échouage hétéroclite, les pesanteurs exacerbées de la corruption, les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victimaire, les coltis infranchissables du préjugé et de la sottise, les prostitutions, les hypocrisies, les lubricités, les trahisons, les mensonges, les faux, les concussions [...]

La frontière est ici la césure fondamentale, limite et passage dans le vers, comme le pli permet selon Mallarmé de transformer le livre en espace de relation.

**L'**ÉTABLISSEMENT DE liaisons à la frontière s'opère donc avant tout sur le plan rythmique. La parataxe permet de faire se succéder des groupes rythmiques équivalents, mais qui peuvent être de longueur inégale ; et, en définitive, c'est - en deçà de toute mesure - une perception très archaïque qui organise les échos entre les éléments. Mais si, dans cette traversée verbale de la frontière, les figures de répétitions et de variations jouent un rôle majeur, celles de sens y ont aussi leur part. Ainsi le *Cahier* accorde-t-il, dès le début une place centrale à l'oxymore, qui apparaît dès la fin du premier long paragraphe (juste après l'*incipit* interrompu : « Au bout du petit matin... »). Est alors évoquée la « force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien ». L'oxymore, qui a lieu tout d'abord au niveau local

(*sacré soleil vénérien*) dépasse ce niveau et rejoint la clé de voûte du texte, l'*incipit* repris quelque trente-cinq fois au long du *Cahier*. Effectivement, la séparation de la nuit et du jour, que semblait annoncer cet incipit, est remise en cause, la « putréfaction des ambiances crépusculaires » s'étendant à la totalité du jour et de la nuit, et la clarté apparaissant comme ambiguë (puisque le soleil est à la fois *sacré* et *vénérien*).

Or l'oxymore remet en cause les catégories établies et les frontières entre les domaines sémantiques traditionnellement opposés, comme les échos phoniques et les reprises rythmiques permettaient de relier les objets épars. Un travail rhétorique fait vaciller la frontière, mais aussi la hiérarchie sur laquelle s'est établi le colonialisme, dont l'une des œuvres majeures est d'avoir redessiné les frontières, c'est-à-dire les divisions du monde.<sup>17</sup> C'est pourquoi le locuteur se tient en ce lieu de transition entre le jour et la nuit. C'est qu'il s'agit d'instaurer une transition entre les mondes de la nuit et du jour, entre le monde noir et la lumière. Ce qui est d'habitude de l'ordre du refoulé, derrière la frontière de la censure (celle de la bienséance dans la société européenne), aura droit de cité : les détritrus, la saleté, « l'animalité subitement grave d'une paysanne, urinant debout, les jambes écartées, roides [11] ». Il s'agit de faire entrer, à la frontière du poème, par le poème-frontière, cela qui est par-delà la frontière (« cette ville inerte et ses *au-delà* de lèpre, de consommation, de famine »), pour faire apparaître le corps « lumineusement obscur », en un monde où le jour et la nuit ne s'opposent plus mais apparaissent complémentaires. Plus tard, la fête de Noël, c'est-à-dire la fête de la nouvelle naissance, laissera place à une incarnation impensable en Europe, et accueillera dans la prière une corporéité refoulée : « Et ce ne sont pas seulement les bouches qui chantent, mais les mains, mais les pieds, mais les fesses, mais les sexes, et la créature tout entière qui se liquéfie en sons, voix et rythme [16] ».

ON NE s'étonnera donc pas que le locuteur se maintienne très longtemps à la frontière, « au bout du petit matin ». Et si l'*incipit*, qui revient sans cesse dans les premières pages, est repris moins souvent par la suite, il reparaitra encore à la page 49 (sur 58). Et certes, le *Cahier* propose peu à peu une nouvelle relation entre les peuples, le locuteur mêlant son identité à celle d'autres exclus :

[...] je serais un homme-juif  
un homme-cafre  
un homme-hindou-de-Calcutta  
un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas [19]

Et certes, la frontière peu à peu semble tomber (« Et mon île non-clôture », dit-il encore [23]). Mais c'est pourtant à la limite qu'il se tient, de la limite qu'il parle, quand bien même cette zone liminale devient perméable et s'ouvre au « secret » retrouvé des « communications » [20]. C'est à partir de cette « ouverture » de la frontière que sont repensés le monde et ses relations, cette modification du rôle de la frontière accomplissant le rêve inachevé de « TOUSSAINT LOUVERTURE », dont le nom est rappelé en majuscules [24]. Ainsi, le contact direct entre le locuteur et son peuple est constam-

ment retardé. S'il cite le discours qu'il s'est apprêté à dire aux siens, c'est au futur hypothétique, marquant qu'il n'est que fictif : « Je viendrais à ce pays qui est mien et je lui dirais : "Embrassez-moi sans crainte" [21] ». Un terrain vague le sépare de son peuple, mais il pratique des percées dans la frontière. Car c'est à la frontière que tout se joue : dans la percée de la frontière, pratiquée en marge, solitairement, qui permettra de sortir l'île de l'isolement, et de l'instaurer (ou de la restaurer) en relation avec le reste du monde, élément nécessaire à sa complétude.

Or cette mise en relation passe par la fondation d'une nouvelle langue, d'une nouvelle parole, apte à prendre en charge également les éléments refoulés, où soient acceptés « des mots de sang frais, des mots qui sont des raz-de-marée et des érésipèles et des paludismes et des laves et des feux de brousse, et des flambées de chair, et des flambées de villes... [30] ». Une langue nouvelle mûrit à la frontière, dans une zone marginale de la ville noire. Là, dit le locuteur, « je force la membrane vitelline qui me sépare de moi-même [31] », c'est-à-dire la membrane qui entoure l'ovule, et qui permet un nouvel engendrement. Le locuteur s'en tient donc à la frontière, et travaille à la transformer en élément de transition ; et, symptomatiquement, c'est lorsqu'il a prié, toujours à l'écart, pour devenir « homme de terminaison », c'est-à-dire un homme-frontière entre des zones multiples, qu'il demande de faire de lui également un « homme d'initiation » :

faites de moi un homme de terminaison  
 faites de moi un homme d'initiation  
 faites de moi un homme de recueillement  
 mais faites aussi de moi un homme d'enseignement [44]

Dans l'initiation solitaire, liminale, expérience limite menée sans instituteurs ni gardiens de l'ordre civil ou religieux, le monde est repensé, liaison étant construite entre l'espace refoulé et l'espace refoulant, le pays natal n'étant pas la Martinique jamais nommée, ni l'Afrique qui n'est qu'un des maillons de la terminaison, mais celui du « rendez-vous de la conquête » où « il est place pour tous » : celui où « NOUS » est rassemblement de races diverses (« nos multicolores puretés [57] ») et où le locuteur est lié à l'autre côté : non pas à la ville, non pas à la Martinique, ni non plus à la seule « négritude » – dont on sait que le mot est inventé dans le *Cahier*<sup>18</sup> – mais à ce monde refoulé où il pourra rénover la langue (l'institution décisive, la « forme symbolique » par excellence selon Cassirer), et où, comme le dit *l'explicit*,<sup>19</sup> il ira « pêcher maintenant la langue maléfique de la nuit en son immobile verrition ». Et il est remarquable qu'à la fin, l'immobilité soit mise en évidence, mais une immobilité tremblante, scintillante (la verrition, selon C. Miller, renvoie entre autres à la clarté d'une lampe scintillante),<sup>20</sup> énigme liminale que le *Cahier* n'aura cessé de sonder, au cœur de l'idiosyncrasie, mais pour refonder la communauté : non seulement la communauté martiniquaise, non seulement celle des esclaves, mais l'humanité dans son ensemble.



## Notes

1. Cf. Christopher L. Miller, *The French Atlantic Triangle. Literature and Culture of the Slave Trade*, Durham, Duke University Press, 2008, p. 24.
2. Sur le rapport des faits institutionnels et des faits de langage, cf. John R. Searle, *La construction de la réalité sociale*, trad. de l'anglais par Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 1998 [1995], p. 83 sq.
3. Christopher L. Miller, *The French Atlantic Triangle*, *op. cit.*, p. 19-20.
4. Au sens justement où, comme le rappelle Clifford Geertz, la définition originale de « *fictiō* » équivaut à « quelque chose de façonné ». Cf. *The Interpretation of Cultures*, New York: Basic Books, Collation IX, 2000 [Reprint of 1973 ed. with new preface], p. 18. Gafiot confirme cette définition: *fictiō*: « Action de façonner, façon, formation, création ».
5. Cf. John R. Searle, *La construction*, *op. cit.*, p. 153.
6. Cf. Edouard Glissant, « *Les Indes* », in *Poèmes complets*, Paris, Gallimard, 1994, p. 107-165; *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.
7. Cf. Fredrik Barth, « Les groupes ethniques et leurs frontières », in Poutignat & Streiff-Fenart, *Les Groupes ethniques et leurs frontières*, trad. par Jacqueline Bardolph, Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Fenart, Paris, PUF, « La sociologie », 1995 [1969], p. 203-249, p. 207. Sur cette conception « dynamique » de l'identité ethnique, cf. dans ce même livre la préface de Jean-William Lapierre, p. 11.
8. Césaire l'a dit, c'est d'abord en Croatie où un ami l'a invité en vacances, face à une île dont le nom signifie « Martin » en français, que Césaire « retrouve » la Martinique. Cf. *Nègre je suis, nègre je resterai*, entretiens avec Françoise Vergès, Paris, Albin Michel, « Itinéraires du savoir », 2005, p. 26.
9. Aimé Césaire, « Cahier d'un retour au pays natal », *La Poésie*, Paris, Seuil, p. 7-65. Toutes les citations renvoient à cette édition ; les pages sont indiquées entre parenthèses dans le texte.
10. Cf. Aimé Césaire, « Cahier d'un retour au pays natal », *op.cit.*, p. 11.
11. Victor Turner, *Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure. « Le rituel et le symbole: une clé pour comprendre la structure sociale et les phénomènes sociaux »*, trad. de l'anglais par Gérard Guillet, Paris, PUF, coll. « Ethnologies », 1990 [1969], p. 95.
12. Doris Bachmann-Medick, *Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften*, Rowohlt's Enzyklopädie im Rowohlt Taschenbuch Verlag, 2010 (4. Auflage) [2006], p. 137.
13. Rappelons que, avant que ne soit mise en place l'anthropologie américaine sous l'impulsion d'Edward Tylor puis de Franz Boas et de Ruth Benedict, qui mène à une compréhension de la pluralité des formes culturelles, de très nombreux travaux n'ont signalé que des différences entre peuples « civilisés » et « sauvages ». C'est encore le cas, par exemple, du *Rameau d'or* de Sir James Frazer.
14. Dominique Combe, *Aimé Césaire. Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, PUF, 1993, p. 45.
15. Il faut souligner que les reprises de groupes paratactiques dont il est ici question coïncident avec celles de moules intonatifs semblables, quand bien même le nombre de syllabes dont chaque groupe est constitué varie de cas en cas. C'est cette reprise d'un même moule intonatif qui donne l'impression d'une reprise d'éléments de même nature, même si les items évoqués peuvent être hétérogènes sur le plan sémantique.
16. Les diverses mises en évidence indiquent les reprises entre les éléments.
17. C'est l'œuvre, en particulier, du congrès de Berlin, qui s'est tenu entre novembre 1884 et 1885, et qui a décidé des frontières africaines.



18. Sur la « négritude », que je laisse ici volontairement de côté, cf. en particulier Christopher L. Miller, *The French Atlantic Triangle*, *op. cit.*, p. 326-330.
19. Avant la partie supplémentaire, « En guise de manifeste littéraire ».
20. « *Verrition* has kept critics busy. Césaire said that he made it out of the Latin verb *verri*, to sweep, to scrape a surface, or to scan [...] But *verrine* is also a binnacle-lamp, which illuminates a ship's compass. An Old French word, also *verri*, means diaphanous or translucent. » Cf. Christopher L. Miller, *The French Atlantic Triangle*, *op. cit.*, p. 337-338.

### Abstract

#### Crossing the Inner Border in Cahier d'un retour au pays natal d'Aimé Césaire

Inner borders, assuming such a thing does exist, are not perceived in like manner by those they confront. While the triangular colonial trade allowed free passage to slave traffic, it drew impervious borders for Caribbean slaves, separated from Africa by a chasm and having no chance of travelling to Europe [Cf. Christopher L. Miller, *The French Atlantic Triangle*]. Borders are thus not the same for the colonizer and the colonized. During the 20<sup>th</sup> century, the situation changed, inasmuch as Aimé Césaire was appointed member of the French National Assembly, subsequent to having attended higher education institutes in Paris. The fact abides nonetheless that the border, the one separating in the *Cahier*... “the native land” from the space the author inhabits, entails a feat of imagination in order to be retraced to the point of a genuine reversal. Even though it is not exclusively geographic or political, it does mark the insular landscape and, furthermore, the interiority of the colonized. The current article aims at simultaneously revealing the importance of the border in the *Cahier*..., the manner of its crossing, and the consequences of this crossing when it comes to developing a novel imagery of the relationship between peoples.

### Keywords

borders, Antilles, Césaire, Postcolonialism.